



1161

Imp. Mariton.

La Gazette rose

1^{er} Avril 1872.

Coiffettes de la M^{me} Gagelin-Opigez. — Passementerie de la Glaneuse. — Chapeaux de M^{me} Herx. — Tupon Bienvenue. — Ceinture Rigente de M^{mes} de Vextus-doux. — Mouchoirs de Chaprou. — Bijoux Alsace-Lorraine de Marc-Gueyton. — Gants Pompadour. — Foulards de l'Union des Juges. — Chaussures de la M^{me} Douvenot. — Parfums et Savons de la M^{me} Violon.

3. rue Rossini.

GAZETTE ROSE

CONTENTS

1. [Faint text, likely a list of items or sections]

2. [Faint text]

3. [Faint text]

4. [Faint text]

5. [Faint text]

6. [Faint text]

7. [Faint text]

8. [Faint text]

9. [Faint text]

10. [Faint text]

11. [Faint text]

12. [Faint text]

13. [Faint text]

14. [Faint text]

15. [Faint text]

16. [Faint text]

17. [Faint text]

18. [Faint text]

19. [Faint text]

20. [Faint text]

21. [Faint text]

22. [Faint text]

23. [Faint text]

24. [Faint text]

25. [Faint text]

26. [Faint text]

27. [Faint text]

28. [Faint text]

29. [Faint text]

30. [Faint text]

31. [Faint text]

32. [Faint text]

33. [Faint text]

34. [Faint text]

35. [Faint text]

36. [Faint text]

37. [Faint text]

38. [Faint text]

39. [Faint text]

40. [Faint text]

41. [Faint text]

42. [Faint text]

43. [Faint text]

44. [Faint text]

45. [Faint text]

46. [Faint text]

47. [Faint text]

48. [Faint text]

49. [Faint text]

50. [Faint text]

LA

GAZETTE ROSE

SOMMAIRE

COURRIER DE PARIS, par Mme la vicomtesse de Renneville — LES MODES DU JOUR, par Mme la vicomtesse de Renneville — COURRIER DES THÉÂTRES, par Mme la comtesse Dash. — LITTÉRATURE : LA SERVANTE (suite), par Mme Caroline Gravière. — DESCRIPTION DE LA GRAVURE

COURRIER DE PARIS

SOMMAIRE. — Les saintes cloches de Pâques. — L'œuvre de la délivrance. — Les œufs de Pâques de Reinhart. — La fête des Rameaux. — Les Souverains en voyage. — Concerts à Nice. — Les bouquets de Mme Duluc. — Une lettre du marquis de Plœuc. — L'œuvre de la Vigilante et son but. — La dernière semaine du carême. — Soirées musicales chez Mme la marquise de St-Clou et chez M. le comte d'Osmond. — Les réceptions mondaines de Versailles. — Que va-t-on faire après Pâques ? — La Légion d'honneur féminine. — Les toilettes du Gymnase. — Les modes masculines.

Les saintes cloches de Pâques tinteront à grandes volées la résurrection éternelle quand la *Gazette Rose* va paraître. Que n'en est-il de même de la restauration de la France?... Espérons et attendons !... L'œuvre patriotique continue pour le rachat du territoire. Libérons-nous d'abord, Dieu fera le reste et nous enverra un sauveur.

Les œufs de Pâques vont avoir leur retentissement industriel d'autrefois. Et pourquoi en serait-il autrement ? Les riches doivent semer leur argent, par esprit de patriotisme et par esprit de charité, pour faire reflourir la prospérité en France et pour faire travailler les classes laborieuses. Les œufs de Pâques de Siraudin ont toujours eu de l'esprit. Ils en ont plus que jamais cette année, car ils font abstraction d'excentricité et de sou-

venirs douloureux. M. Reinhart a compris que dans les choses les plus petites en apparence, il devait y avoir une sorte de recueillement et un sentiment de bon goût. Il a donc cherché dans la fantaisie à se rapprocher le plus possible des œufs de Pâques, et il a trouvé dans le fruit du chêne, le gland, un œuf d'une nouvelle forme. Les glands édités par Reinhart sont en satin de toutes couleurs, avec filigranes d'or. C'est très élégant, très nouveau et très joli. Quand les bonbons seront mangés, on aura un charmant petit sac à la main, un rien, un caprice, qui donnera peut-être l'idée d'adopter de nouveau les sacs d'autrefois. Puis il y a des nids, de vrais nids, faisant corbeille, abritant une demi-douzaine ou une douzaine d'œufs, avec brins de mousse et de joncs réunis en gerbe, sur laquelle se repose soit un colibri au plumage étincelant de pierreries, un papillon aux ailes diaprées, une demoiselle aux ailes d'azur. Des coquillages disposés en nids et faisant coupe tout à la fois. Des œufs brodés et soutachés exactement comme nos costumes. Et l'œuf traditionnel, l'œuf de Pâques, en suc fondant ou en chocolat accessible à toutes les bourses.

Mais le succès de Reinhart, parmi toute sa collection de poupées, est sans contredit *la poupée Alsacienne*, portant le costume typique et tenant à la main une branche de : *Ne m'oubliez-pas*, attachée avec une cocarde tricolore, les couleurs de

la France. Pauvre Alsace! chère Lorraine!... vous nous reviendrez. Combien d'œufs de Pâques contiendront les bijoux Alsace-Lorraine de *Marc Gueyton*, car l'œuf de Pâques est presque toujours une surprise industrielle et artistique, quand il n'est pas une friandise et un joujou.

Ce qu'il y a de grandiose, de solennel et de touchant dans les fêtes de Pâques, ce sont les rameaux bénits, emblèmes bibliques de la résurrection et de la délivrance. Cette fête des Rameaux est d'une poésie toute printanière. Elle annonce le retour du printemps et de la verdure. Elle est la fête égalitaire du pauvre comme du riche, car la branche de rameau appartient à tous. Chaque ville a pour ainsi dire son souvenir de verdure. Rome a les palmes bibliques, Paris le buis bénit et Bagnères-de-Bigorre le laurier vert. Nous avons passé le dimanche des Rameaux, l'année dernière, dans les Hautes-Pyrénées, à Bagnères-de-Bigorre, et nous y avons trouvé un usage qui n'existe pas à Paris. On suspend au milieu de la gerbe de feuillage une petite galette et une orange qu'on fait bénir. Dans les Pyrénées on est très pieux. Les Bagnéraises, avec leurs capulets de laine brune, sont prosternées contre terre. Mais quel que soit le rameau, la croyance est la même. La jeune mère le suspend au lit de son enfant, comme l'ange gardien de son sommeil. Le paysan en décore sa chaumière pour la sauvegarder et l'abriter. C'est le talisman de bonheur de chacun. Il n'y a pas une maison, un château, un palais, le plus modeste abri, qui n'ait sa branche de rameau vert.

Les révolutions passent comme des ouragans de feu, mais les saintes traditions restent et font la consolation et l'espérance des croyants.

Les altesses voyagent beaucoup en ce moment.

La reine d'Angleterre a passé par Paris, se rendant à Berlin, et le prince et la princesse de Galles viennent de séjourner également quelques jours à Paris, et ont passé par Marseille, Cannes et Nice, se rendant en Italie. On avait espéré que le prince de Galles compléterait sa convalescence à Nice, mais en raison de la chaleur qui approche, la science médicale a décidé qu'il était préférable que le prince allât respirer le grand air pur et vivifiant des lacs de la Haute-Italie. La princesse de Galles avait, en arrivant à Nice, une toilette d'une simplicité extrême. Un costume gros bleu et une écharpe de gaze blanche enroulée autour de son chapeau.

Les concerts sont plus brillants et plus nombreux que jamais à Nice. Ils sont très suivis, parce qu'ils sont les derniers. Mais on quitte Nice sans le quitter, avec l'espérance de revenir l'an-

née suivante et de retrouver la même colonie, les mêmes plaisirs, le même soleil, le même ciel et les mêmes fleurs. Nice est le pays de la violette de Parme, des citronniers, des oranges et des roses. Les violettes s'y épanouissent en plein hiver, parce que Nice jouit d'un printemps éternel. Il nous est arrivé tous les samedis, très régulièrement, de Nice, des fleurs coupées que *Mme Duluc* nous expédiait par la poste, dans une petite boîte, et qui étaient soigneusement abritées dans du coton. Les chères petites voyageuses arrivaient toutes souriantes et toutes parfumées, sans avoir souffert du voyage. Il en a été de même des massifs de violettes de Parme et des bouquets montés que *Mme Duluc* expédiait à Paris par le chemin de fer. A propos de bouquets, le *Times* rapporte que des milliers de bouquets sont partis de Paris et des provinces pour fêter la naissance du Prince Impérial. Il ajoute même qu'une députation du commerce de Paris est allée offrir au jeune prince un splendide encrier représentant une ruche d'abeilles.

D'autre part nous lisons que Monseigneur le comte de Chambord quitte la Hollande pour retourner à Froisdorff. Où vont les destinées de la France?...

Et tandis que les partis s'agitent et que la Commune déblatère plus que jamais contre ceux qui possèdent, la classe riche et intelligente s'occupe de l'amélioration du sort des travailleurs.

Voici la lettre que nous venons d'avoir l'honneur de recevoir à la date du 20 mars :

« Madame,

« Je me suis associé à une œuvre à laquelle les honnêtes gens ne sauraient trop souhaiter le succès, car il y a de l'existence de l'ordre social et de toutes les conquêtes de la civilisation, si l'on ne se hâte de prendre des mesures capables de rendre vaines les sinistres menaces des fanatiques à tout prix.

« Cette œuvre, vous la connaissez sans doute, la presse entière en a déjà assez retenti pour me dispenser du soin de vous l'expliquer à mon tour. Ci-joint d'ailleurs une petite brochure contenant l'exposé du but et du règlement de la *Vigilante* (Union des amis du progrès par l'ordre et le travail).

« Laissez-moi espérer que vous voudrez bien secondar ses efforts en souscrivant pour une somme si minime que ce soit, ne serait-ce qu'à titre d'encouragement.

« Veuillez agréer, Madame, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

« Marquis DE PLÉUC.

» Député à l'Assemblée nationale, à Paris. »

Or, M. le marquis de Plœuc, sous-gouverneur de la Banque de France, est l'homme de cœur et d'énergie qui a sauvé la Banque de France du pillage, et qui, par son courage et son intelligence, a empêché la ruine générale.

Nos voisins les Anglais lui ont offert une coupe magnifique en bronze, et ont fait la millième partie de ce que la France aurait dû faire.

C'est devant de telles œuvres philanthropiques et humanitaires que nous regrettons de ne pas compter parmi les riches de ce monde. Mais nous ne sommes nous-même qu'une travailleuse et nous ne pouvons qu'apporter notre épi dans la moisson des travailleurs.

Nous faisons donc appel, non pas à la charité, mais à l'appréciation intellectuelle de nos lectrices, qui comprendront qu'il faut encourager les masses ouvrières par l'ordre et le travail, et que c'est en leur fournissant les moyens de gagner honorablement leur vie, qu'elles resteront honorables et que la faim ne les fera pas sortir du bois.

La *Vigilante* est l'activité et la prévoyance mêmes; elle a pour mission d'améliorer les conditions des classes pauvres et de détruire toutes les méfiances répandues dans tous les rangs de la société pour rendre les guerres civiles impossibles, en leur prouvant que les riches sont les amis et les protecteurs des pauvres et non pas leurs ennemis.

Les membres du Comité de la *Vigilante* sont des plus honorables.

Nous vous dirons leurs noms et qualités, afin que vous leur fassiez parvenir votre quote-part dans cette œuvre éminemment nationale et sociale. Plus il y aura de souscripteurs, plus l'œuvre deviendra formidable et pourra faire une opposition morale et salutaire aux menées fatales de l'Internationale.

Ce sont :

M. Allard, fabricant de meubles, de la maison Allard et Chopin, rue du Faubourg-du-Temple, 50, à Paris.

M. Arnould (Charles), négociant, rue des Petites-Ecuries, 8.

M. Bucquet, négociant, 13, rue Pavée-au-Malais.

M. Buglet, peintre en porcelaine, membre du conseil des prud'hommes, rue Morand, 27, à Paris.

M. Delaunay, membre de l'Institut, professeur à la faculté de droit.

M. Grehan (Amédée), consul général du royaume de Siam, 18, rue d'Amsterdam à Paris.

M. Lapostollet (Léon), négociant, rue de Rivoli, 158, à Paris.

M. Paillard (Victor), fabricant de bronzes, 59, rue de Turenne.

M. le marquis de Ploëuc, sous-gouverneur de la Banque de France, député à l'Assemblée nationale à Paris.

M. Charles Renault, négociant, administrateur de la Caisse d'épargne, rue de la Chaussée-d'Antin, 58.

M. Rousse, bâtonnier de l'ordre des avocats, 17, rue du Helder.

M. J. de Verne, directeur de la *Vigilante*, place de la Madeleine, 16.

Voilà des noms honorables entre tous, qui sont une garantie sérieuse de la moralité de l'œuvre.

Nous remercions M. le marquis de Ploëuc d'avoir songé à nous. Notre influence, toute modeste qu'elle soit, peut beaucoup pour la *Vigilante*, car nous comptons parmi nos lectrices une grande partie de l'aristocratie française et étrangère.

La dernière semaine du Carême, la semaine sainte, a été consacrée à la prière et aux exercices religieux; mais la semaine qui l'a précédée a été signalée par quelques réceptions brillantes.

Citons entre autres une soirée musicale chez Mme la marquise de Saint-Clou, qui réunissait une grande partie du faubourg Saint-Germain, qui ne s'est pour ainsi dire montré nulle part cet hiver. On y remarquait la duchesse de Doudeauville, la duchesse d'Avarey, la duchesse de Valmy, la marquise d'Armaillé, la marquise de Thuisy, la marquise d'Angone, la comtesse de Merlemont, la marquise de Pioletuc, la comtesse Cornet, la comtesse de Sayne, la comtesse de Germiny, la baronne de Briois, la baronne de Maître, le marquis de Grollier, le comte de Montbrison, le marquis de Mortemart, le comte du Brisbach.

Après quelques morceaux de chant, parmi lesquels on a applaudi surtout la *Sérénade*, de Mozart, le *Nid abandonné*, de Nadaud, on a chanté un duo inédit du marquis d'Aoust, intitulé: *la Joie du cœur*, dans le style naïf du dix-huitième siècle, et dont la mélodie est très neuve et très expressive à la fois. Puis Mlle Cartelier et M. Croné ont joué un charmant petit opéra comique, les *Valets modèles*, écrit spécialement pour les salons et qui a été interprété avec beaucoup de verve et d'esprit.

Le même soir, chez M. le comte d'Osmond, il y avait une charmante réunion d'artistes, de femmes du monde et de dilettanti très connus, ayant fait leurs preuves musicales, tels que le prince de Polignac, le comte de Castillon, le marquis d'Ivry et la vicomtesse de Grandval.

Les chœurs de la Société des concerts ont

chanté diverses compositions des auteurs que nous venons de nommer.

Entre les morceaux de chant, Mlle Jouassaint et M. Coquelin ont joué une scène des *Précieuses ridicules*, et le programme s'est terminé par une comédie de M. Nancy : *Comme elles sont toutes !* qui a été admirablement jouée par Mlle Damain et M. Coquelin.

Les hôtes de M. le comte d'Osmond sont revenus de Neuilly ravis de cette artistique soirée, sans s'apercevoir qu'il y avait loin de la Porte-Maillet à Paris.

Il en est ainsi du trajet de Versailles qu'on accomplit aujourd'hui sans y penser. On assiste à une séance de l'Assemblée législative au palais de Versailles ni plus ni moins que si on allait à la Chambre des députés du palais Bourbon. Tout est habitude et routine. Cette locomotion de Versailles est sanitaire et hygiénique. Les députés, loin de s'endormir — comme autrefois, sont très ardents et très batailleurs. S'il leur fallait renoncer au voyage de Versailles, peut-être le regretteraient-ils ! Quelques députés se sont même installés dans l'ancien séjour de Louis XIV et y donnent des soirées.

La semaine dernière il y avait une brillante réception chez M. Broët, qui a épousé Mlle de Lagréné, dont l'esprit, le mérite et l'amabilité donnent à ses réceptions beaucoup d'attrait.

Que va-t-on faire après Pâques ?...

On parle de nombreux départs. On veut revenir aux coutumes d'autrefois et assister à la floraison des lilas.

Si Paris est abandonné, les Parisiens n'auront que ce qu'ils méritent. Paris n'a pas confiance, il n'ose pas s'aventurer et il communique sa peur. De là cette espèce de panique qui existe et qui paralyse tout.

Le rôle social de la femme s'accroît de plus en plus. Sans vouloir faire de la propagande égalitaire et nous mettre au niveau des hommes les plus supérieurs, nous voyons avec un juste sentiment d'orgueil que la femme est appréciée et honorée à sa juste valeur quand elle le mérite.

M. Paul Dalloz nous a toutes placées à la tête de l'œuvre patriotique des dames de France, pour le rachat du territoire. Et un récent décret du Président de la République vient d'accorder la croix de la Légion d'honneur à Mme Dubar, en religion sœur Victoire, supérieure du couvent des Sœurs de l'Espérance à Nancy, en récompense du dévouement dont elle a fait preuve en soignant les blessés de l'armée de Metz.

Le nombre des femmes décorées est actuellement de quatre : Mme Dubar (sœur Victoire en

religion), Rosa Bonheur, décorée sous l'Empire par S. M. l'Impératrice Eugénie ; Lady Pigott, que M. Thiers a voulu honorer et récompenser de son dévouement pour les blessés lors de cette guerre fatale, et Mlle Berthe Rocher du Havre, qui vient de mettre le comble à sa charité légendaire en fondant un hôpital dans sa ville natale.

Il nous a été impossible, dans notre dernier numéro, d'insérer le Courrier des théâtres de Mme la comtesse Dash et de parler des toilettes tant soi peu tapageuses du Gymnase, qui ont plutôt produit un sentiment d'étonnement qu'un sentiment d'admiration.

Tout en étant l'une des premières à propager et à encourager les toilettes luxueuses, nous avouons en toute humilité que nous n'aimons pas les toilettes heurtées et de mauvais goût. Or, nous n'admettrons jamais la discordance des nuances, pas plus que celles des opinions. L'harmonie fait l'unité et l'élégance dans la toilette, de même que l'unité fait la force en politique. L'excuse de M. Gondinet et du célèbre tailleur pour dames, Kraner (lisez Worth), c'est que *Paris chez lui* avait été écrit avant les tristes événements qui viennent de s'accomplir. Paris chez lui ?... quel sarcasme et quelle douloureuse critique !... Non, Paris n'est plus chez lui ; il ne peut avoir confiance dans l'état actuel des choses ; d'un jour à l'autre, tout peut crouler ; il est toujours sur le qui vive. Donc, il n'est pas chez lui. D'ailleurs, les femmes ont un autre rôle à jouer aujourd'hui que celui de poupées à la mode. Elles n'ont plus le temps de parader dans un atelier, et le bataillon féminin de Worth doit guerroyer plutôt pour le rachat de la France, que d'apprendre à se présenter, de face ou de dos, pour faire ressortir les effets d'un revers de robe ou d'un pouff de tournure.

Pour revenir aux toilettes du tailleur Kraner, voici celles qui ont produit le plus d'effet :

Mlle Spelliers porte, au second acte, une robe de faille vert tendre dont la jupe est garnie dans le bas d'un biais de velours marron. La tunique Princesse est en velours marron boutonnée sur le côté et brodée de primevères d'un vert très pâle. Le chapeau et le manchon sont assortis à la toilette.

La plus fantaisiste des toilettes de M. le Massin est celle qu'elle porte au second acte et qui consiste en une robe de velours grenat clair. La tunique et les volants de la première jupe sont brodés en perles grenats, avec découpe sur satin gris perle. Corsage montant et chapeau assorti à la toilette grenat et gris perle.

Mais la toilette qui a produit une sensation pro-

longée dans tout l'auditoire féminin est celle que Mlle Pierson porte au deuxième acte.

C'était une robe vert émeraude, avec tablier plissé en velours garni de plumes de Lophophore. La jupe en faille était décorée par derrière dans toute sa hauteur de volants de velours illustrés d'une broderie d'œillets de deux tons verts. Corsage montant et ouvert, avec grandes basques Louis XV, garnies de plumes de Lophophore. Revers en faille; grand col carré marin brodé d'œillets semblables à ceux de la jupe. Chapeau assorti et manchon de Lophophore.

Quelle est la femme du monde, nous ne disons pas la femme du demi-monde, qui oserait, à l'époque que nous traversons, se promener au bois de Boulogne avec de semblables toilettes ou se présenter en visite? La simplicité de bon goût est la toilette qui nous semble le plus en rapport avec la situation actuelle.

Nous parlons rarement des modes masculines et pour cause; c'est que ce n'est nullement notre spécialité.

Nous empruntons donc à M. Eugène Chapus, chroniqueur du journal le *Sport*, un gentleman par excellence, le paragraphe suivant que nos lecteurs, si toutefois nous en avons, voudront bien méditer et retenir :

« Il n'y aurait rien de nouveau jusqu'ici dans le caractère des modes de cette année pour hommes, si ce n'était la redingote ou pardessus qu'on désigne en Angleterre sous le nom de *Irish Freeze*. Et encore n'est-ce là qu'une demi-nouveauté; mais il est probable qu'aux réunions de courses du printemps le *Irish Freeze* se montrera porté par des personnes de très bonne élégance. Déjà nous avons aperçu un de ces vêtements sur un homme qui, sans chercher à faire parler de lui au même titre que feu le comte d'Orsly, pourrait passer à bon droit pour une des plus correctes élégances de notre temps. Nous ne le nommerons pas, mais il a suffi que le *Irish Freeze* parût sur lui pour que le vêtement fût apprécié par les gens de goût. Seulement, le *Irish Freeze*, c'est certain, ne siera pas à tout le monde, car il faut une certaine sveltesse de taille pour qu'il ressorte avec avantage et les petits hommes, de même que les ventrus, ne pourront jamais s'en accommoder. Les chapeaux qu'il a ainsi de se vulgariser sont d'autant plus restreintes.

» Le *Irish Freeze* confirme cette vérité que l'élégance est le résultat d'une parfaite appropriation du caractère d'un habit au caractère physiognomonique de celui qui le porte. Ce vêtement, comme son nom l'indique, nous vient d'Angleterre. Il faut nous résigner, pour longtemps encore, à

recevoir de l'étranger la plupart des initiatives de mode, sauf à les perfectionner et à les renvoyer plus jolies ensuite à ceux de qui nous les tenons.

» Les principes sur lesquels reposent l'élégance de la mise chez les hommes sont les mêmes qui prévalent dans l'économie de la toilette des femmes. La coupe des vêtements doit strictement correspondre avec le mouvement des inflexions du corps, elle doit développer le galbe, abaisser les épaules, tenir les manches amples à la partie supérieure du bras, étroites au poignet; le pantalon doit être droit et légèrement fendu sur la botte de manière à n'avoir pas l'air d'une culotte de Mameluck; le gilet aura la dimension voulue pour couvrir le pantalon dont la ceinture doit correspondre exactement avec le creux de la hanche. Toute dérogation à ces règles générales, lorsqu'il s'agit de l'ordonnance d'une toilette d'homme, à notre époque, conduit à l'étrange, au bizarre et même au ridicule.

» Rien n'empêche que la forme du vêtement varie et ne subisse des modifications fantaisistes, tout en restant fidèle aux lois du bon sens.

» Aujourd'hui, en France, et même à Paris, on ne rencontre qu'exceptionnellement un homme sachant bien s'habiller. Étrange à dire, mais c'est encore là le défaut d'unité dans les idées qui, chez nous, se fait remarquer en toutes choses. Le sentiment démocratique pousse les uns à se faire une simplicité exagérée et intimide les autres dans la manifestation libre de l'élégance qui est en eux; mais, comme ce sentiment démocratique est faux, essentiellement faux, qu'il naît de l'envie plutôt que d'une conviction sincère, il s'en suit une incertitude et des tiraillements dans l'art de s'habiller qui sont tout à fait caractéristiques de la confusion sociale de notre temps.

» Ce serait une grande erreur de croire que la simplicité que les hommes affectent aujourd'hui dans leur manière de s'habiller, implique une absence de prétention ou de coquetterie. Le cercle des prétentions s'est au contraire agrandi. Toute cette élégance, qui se compose de l'habit noir, du pantalon noir, du gilet noir, de la chemise historiée à col rabattu, cache souvent un désir excessif de produire de l'effet; mais, comme les conditions de fortune ne sont pas toujours en rapport aujourd'hui avec le désir qu'on a de paraître, on en est réduit à être homme d'élégance à bon marché. Nous admettons comme positif, qu'un marquis du dix-huitième siècle, avec son juste-au-corps de velours, ses boutons de topaze, ses manchettes de dentelles et son chapeau galonné, n'était pas plus désireux d'appeler les regards à

lui que beaucoup de jeunes habits noirs de notre époque.

» Quoi qu'il en soit, l'uniformité phalanstérienne qui préside à la toilette des merveilleux de la génération actuelle, comporte cependant certaines conditions auxquelles déjà bon nombre se conforment parmi les mieux autorisés en élégance. L'habit noir n'est pas traité par eux comme on a coutume, dans les écuries pauvres, de traiter le seul cheval qu'on y peut entretenir et qui devient tour à tour cheval de gala, cheval de jour, cheval de nuit, cheval de corvée, en un mot, cheval à *toute fin*. L'habit noir a des applications d'étiquette définie, respectons-les : il va d'abord à l'enterrement et s'il s'accompagne du sempiternel gant jaune et du gilet évasé en cerf-volant, alors, c'est au bal qu'il va ; soit ! mais il ne saurait être toujours de bonne élégance partout. Il faut en prendre son parti ; la chose est jugée : la véritable élégance, par exemple, dans une salle de spectacle, veut impérativement autre chose que l'habit noir et les gants jaunes. Cherchez, et vous trouverez peut-être. »

Vicomtesse de RENNEVILLE.

LES MODES DU JOUR

Que nous disait-on?... Que le luxe en avait beaucoup rabattu et que les toilettes allaient être d'une grande sobriété de coupe et d'ornement.

Très heureusement, il n'en est rien pour l'industrie et pour le rachat de la France. Les premières maisons de couture et de confections qui font la loi, ont compris qu'il fallait conserver à Paris toute sa prépondérance artistique et que les modes parisiennes devaient encore faire loi et autorité dans l'univers entier, et même chez nos ennemis.

Du moment que la France quittait le deuil, il lui était permis d'arborer toutes les toilettes les plus typiques et les plus imprévues, et pour mieux oublier les tristes jours qui viennent de s'écouler, les femmes élégantes se costumèrent comme du temps de Louis XV et de XVI. Ce ne sont pas des robes, quoi qu'on en prétende, mais de vrais costumes, avec lesquels on eût été au bal autrefois, en se mettant un œil de poudre et deux ou trois mouches plus ou moins provocantes.

Loin de nous en plaindre, remercions la maison *Gagelin* de sauvegarder l'honneur industriel de la France et de rester ce qu'elle a toujours été, la maison novatrice du genre et du bon goût. Elle exécute en ce moment, pour la princesse Dora

d'Istria, une splendide commande que nous décrivons quand elle sera terminée.

Décrétons en attendant plusieurs toilettes éditées d'hier, qui servent de type et de modèle aux nations étrangères qui nous sont toujours tributaires, et que les élégantes des élégantes vont porter.

C'est d'abord une robe *princesse Lœtitia*, en brocard broché de marguerites blanches satinées sur fond lavande, s'ouvrant sur un jupon de faille lavande unie, garni d'un grand volant et d'un bouillonné à plis crevés surmontés de cinq petits volants. Le corsage de la robe est de style princesse ; et s'ouvre en revers décolleté sur un gilet de faille lavande en s'attachant seulement avec trois boutons. La jupe s'étale en traîne derrière et se relève de chaque côté en paniers, avec une large écharpe de faille lavande.

Puis c'est une robe Pompadour en foulard rose thé, colorée de boutons de roses et d'œillets. La jupe en foulard uni de même nuance, est garnie tout autour d'un grand volant avec ruches à la vieille et tablier de volants ruchés. Le panier Pompadour s'ouvre carrément devant, attaché par un nœud cerise frangé, doublé de rose pâle et tombe derrière en deux coquilles venant rejoindre la traîne carrée du panier, le tout ruché de foulard uni, avec frange jardinière. Les manches, tout à fait typiques, ont un revers ruché à la vieille et un jabot frangé et ruché, retenu par un nœud Louis XV en faille cerise doublé de rose. Par derrière, un large nœud de même style retient les deux coquilles. Sur l'épaule gauche, nœud Louis XV frangé.

Une robe Manon, en faille réséda et rose. Le devant de la jupe est en faille unie et fait tablier composé de deux rangs, de trois biais superposés avec tuyauté et effilé s'attachant de chaque côté du tablier par un large nœud coquillé, doublé de soie rose. Les côtés sont disposés en faille réséda brochée, et la traîne en faille unie et garnie d'un haut volant tuyauté doublé de soie rose partant de la taille et faisant éventail sur les revers. Corsage de faille réséda unie, avec gilet Louis XV broché, garni d'effilé, et basque habit derrière. Les manches se terminent avec un volant garni de biais et de tuyautés, arrêté par une jarretière bouillonnée avec nœud de côté.

Un costume Chenonceaux, avec première jupe en faille nuance pastel (lisez amande), avec grand

volant foncé terminé par un plissé à dents et par trois biais, deux de nuance plus claire et un biais foncé. Le volant est surmonté de plissés dentelés alternant par des basques arrondies, créés d'un col cassé en nuance claire, avec nœud cravate.

La tunique est en faille pastel claire, dentelée de faille foncée et frangée de deux teintes. Elle se relève en revers d'un côté, décrivant un éventail plissé par deux glands vénitiens en passementerie de deux tons pastel. Manches sabots attachées au coude par une jarretière de ruban avec col cassé. Le côté droit fait écharpe dentelée et le côté gauche revers.

Un costume Lamballe de deux tons camaïeu, gris, ardoise. La première jupe est garnie en tuyaux d'orgue superposés d'une coquille renversée, doublée d'un ton gris plus clair et surmonté de draperie de feuillage gris clair. La tunique fait tablier très court, fermé devant avec des nœuds cravates de deux tons, gris clair et gris ardoise, brodés de la même draperie de feuillage se retroussant d'un côté avec une écharpe frangée gris ardoise, et de l'autre côté par une écharpe gris clair. Le pouff gris ardoise se retourne en pouff gris clair encadré de la même draperie de feuillage. Le corsage fait plastron carré gris clair, avec fichu de faille gris ardoise chiffonné attaché par un nœud à la poitrine et s'ouvrant dans le dos en rabat abbé galant gris clair. Manches ouvertes avec double sabot dentelé gris clair et gris ardoise et large nœud sur le coude.

Une casaque Brésilienne en châl's blanc rayé à jour, ouverte derrière et garnie tout autour d'un quadrillé de passementerie à jour, avec frange dentelée et glands au milieu. Cette casaque est ajustée à la taille par un nœud capucine. La manche est prise dans le vêtement et va rejoindre derrière la tunique ouverte de la casaque. Le corsage s'allonge derrière en deux petites basques ouvertes frangées à jour. Ces deux basques sont masquées à la taille par un large nœud capucine.

Cette casaque se porte avec un jupon de faille capucine ayant un grand volant monté en tuyaux d'orgue terminé par un petit volant foncé. Ce volant est surmonté d'un bouillonné contrarié au milieu d'un volant tuyauté.

Voilà de belles et artistiques toilettes. Qu'en pensez vous?...

Ce sont les débuts printaniers de la *maison Gagelin*.

Pour le 1^{er} mai, elle éditera des toilettes de voyage et des costumes pour les eaux et les bains de mer.

Et les confections, nous dira-t-on?...

La tunique Louis XV remplace la casaque quand on a une jolie taille. La casaque, faisant Pompadour derrière avec larges manches et pans écharpe devant, restera toujours le vêtement par excellence de la toilette sans façon. Cette casaque Pompadour se porte brodée et perlée, avec frange à glands.

Mais la grande nouveauté faisant type et genre, c'est l'écharpe carrée qu'on jette négligemment sur la toilette, qui est garnie de dentelle, de guipure ou de volants, et qui s'attache avec un nœud à la poitrine.

Pour les jupons de faille marron, de faille noire et de faille gris argent, citons une casaque Elisabeth en cachemire pur gris argent, garni d'un large biais de velours marron se relevant à la taille en gros plis retenus par une agrafe de velours. Manches larges avec revers marron.

Le grand succès de la maison Gagelin est un souvenir de Marie-Antoinette : le fichu du Temple porté par Marie-Antoinette dans sa prison. Ce fichu est en batiste blanche garni d'un petit plissé et s'attache du côté gauche. C'est un rien d'élégance qui poétise une jolie femme.

Nous vous avons promis de la nouveauté; nous vous en donnons.

La *Glaneuse* n'est pas restée en arrière dans ce grand stepple-chase des modes printanières; elle nous rend les rubans de taffetas si dédaignés depuis quelques années, et on se demande, en les revoyant si frais, si légers et si chatoyants, comment on a pu les sacrifier aussi facilement. Mais la Glaneuse n'admet dans ses magasins qu'un taffetas souple, brillant et cuit. Elle l'emploie beaucoup pour son rayon de lingerie qui acquiert chaque jour une plus grande importance fantaisiste et qui comprend des parures de lingerie en rapport avec les toilettes du jour. Des bonnets Charlotte Corday, tout à fait typiques en mousseline, avec valenciennes et large ruban de taffetas. Et des rabbats Louis XV en valenciennes et malines, avec crêpe de Chine ou ruban de taffetas.

Vous plaît-il de savoir les nuances à la mode?... Sont-ce d'ailleurs des nuances dans toute l'acception du coloris?... Vraiment non. C'est l'ombre du rose, du bleu, du vert et du lilas. Plus la teinte est décolorée, plus on la trouve adorable; si ce n'était la mode, on dirait que c'est un coloris effacé et passé; mais pour qui passerait-

on? je vous le demande. On fait du pastel, du Watteau et du Scudéry, et la carte du Tendre est moins tendre que les rubans d'aujourd'hui qui se décomposent en six teintes pour le moins.

Les rubans nouveaux, en taffetas cuit et en faille, se trouvent à la Glaneuse dans les teintes suivantes :

Nuance cuir	Rose de Bengale
Gris mode	Rose vif
Gris fauvette	Feuille de Rose
Havane	Rose de Chine
Rayons de soleil	Rose effeuillée
Ecu	Rose thé
Nuance blonde	Blanc opale
Mordoré	Blanc d'argent
Lézard	Blanc de laine
Vert thé	Prune rouge
Loutre	Amaranthe
Réséda	Fistache
Vert Paon	Violine
Vert sauterelle	Pensée
Vert d'eau	Lilas de Perse
Vert Adriatique	Régina
Vert jaune	Lavande
Bleu geai	Lilas tendre
Bleu minéral	Amande
Bleu de Sèvres	Cheveux de la Reine
Bleue turquoise	Fauvette
Bleu vert	Marguerite
Bleu pâle	Primevère

Notez que j'en laisse des plus nouvelles qu'il est impossible de spécifier, car elles ont un coloris de convention qui nous reporte aux romans de Mme de Genlis et du vicomte d'Arincourt.

Ce qui est toujours nouveau, tout en ne l'étant pas, ce sont les fichus Marie-Antoinette en crêpe de Chine se nouant derrière, et les fichus Lamballe s'attachant devant, au milieu de la poitrine, avec un nœud de faille de même nuance.

Le voile écharpe, protégeant les yeux et dégageant le bas de la figure, revient en faveur pour la saison printanière. Ce voile s'attache derrière en barbes flottantes.

Le voile mantille plaira beaucoup pour la saison des eaux.

Et quant au voile Isabeau, il a toujours grand air, avec ses deux écharpes flottantes dépassant la ceinture.

La passementerie de la Glaneuse mérite également l'attention des femmes élégantes. Elle a disposé pour les tuniques Louis XV des plaques très riches faisant broderie et soutache. On n'a qu'à les appliquer sur la faille et le cachemire. Le travail est simplifié.

Les franges les plus nouvelles sont à jour et

avec glands. La plupart sont dentelées pour être en rapport avec les garnitures du jour.

Les effilés sont de plusieurs tons camaieu et de style Pompadour, parfilés de soies de différentes couleurs.

Il suffit d'envoyer à la *Glaneuse*, 7, rue de la *Chaussée-d'Antin*, les échantillons de ses toilettes et de ses costumes, pour recevoir les effilés et les rubans les mieux assortis.

Les chapeaux sont plus hauts et plus ornementés qu'ils ne l'étaient cet hiver. Ils continuent à se porter la calotte en l'air et se donnent plus que jamais des airs de chapeaux ronds. Ils se garnissent de coques de ruban, de dentelle, de plumes ou de fleurs. On a sur la tête un véritable édifice. Il appartient donc à la modiste de le rendre élégant et seyant. Le règne du chapeau est revenu dans toute sa fantaisie industrielle et artistique. Ce n'est plus un nœud de ruban ou un bouquet de fleurs qu'on posait sur sa tête en guise de chapeau, c'est une véritable étude et un agencement de faille de deux tons, de plumes et de dentelle. Les tuyautés des chapeaux sont doublés comme les tuyautés des robes, en soie de nuance très douce et très effacée. Les chapeaux assortis aux toilettes ont beaucoup de genre et de fantaisie. Mais toutes les femmes ne peuvent pas se permettre un semblable luxe. Il faut qu'elles optent pour un chapeau ou pour un autre. Et c'est pourquoi nous allons leur décrire quelques chapeaux printaniers de *Mme Herst*, que nous avons remarqués dans ses *salons de la rue Drouot*, n° 8.

★★

Un chapeau en paille de riz avec fond couvert de dentelle venant se nouer en écharpe derrière. De côté, plume gris acier avec touffe de roses noisettes et boutons naissants.

★★

Un chapeau en paille de riz noir, avec passe dentelée et fond noir en tuile. Sur le devant nœud Alsacien en ruban bleu turquoise et faille noire. De côté, aigrette en mouches bleues.

★★

Un chapeau-diadème en paille de riz bordé de velours et de faille vert tendre. De côté, nœud de faille et de velours avec coquille de dentelle tournant autour de la calotte, en venant faire écharpe derrière, attachée par un nœud en faille. Dans le nœud de côté, plumes de couroucoun et aigrette blanche.

★★

Un chapeau en paille de riz, avec calotte très haute garnie de ruban bleu paon. De côté, cocarde

en ruban mélangé de dentelle, avec pompon en plumes de paon et grand nœud tombant.

Un chapeau en paille anglaise noire, avec bandeau en paille, guirlande de lierre brune autour de la calotte. Branche de roses de côté dans un nœud de ruban gris perle.

..

Un chapeau en paille de riz marron, forme châtelaine, garni d'un ruban marron. Grand nœud de côté avec écharpe de crêpe anglais marron et petit bouquet jardinière avec glands marron. Brides en ruban marron

Un chapeau rond en paille de riz noire, avec torsade de faille. Longue plume amazone retombant derrière sur une écharpe de dentelle revenant se nouer devant au pied de la plume. Touffe de roses mousseuses mélangées.

Un chapeau rond en tulle brodé noir avec fond capitonné et bord relevé en velours. Autour de la calotte plissé en faille paon. Echarpe de tulle et nœud de faille paon surmonté d'un oiseau à queue brillante.

Un chapeau rond en faille turquoise noire, avec fond à gros plis ruché de dentelle devant et continuant par derrière en se nouant avec un nœud en ruban faille réséda. De côté touffe de boutons de roses et réséda avec traîne.

Un chapeau rond en paille blanche fine, couvert d'un fond capuchon en tulle noir coulissé. Par derrière nœud en flots de ruban thé. De côté rose thé et aigrette assortie.

Voilà une bien élégante moisson de fleurs printanières, n'est-ce pas? Mme Herst fait valoir en même temps la distinction et la fantaisie.

Les costumes Pompadour et Louis XV donnent aux foulards de l'*Union des Indes* une grande notoriété d'élégance. Les grands ramages et les bouquets de roses, d'œillets et de marguerites sur fond noir, fond bronze, rose thé et lavande sont plus typiques que les tout petits dessins et les fleurettes qui rentrent dans le genre bouquetière. L'*Union des Indes* a donc fait tisser, exclusivement pour elle, et d'après des anciennes crétonnes Louis XV, des foulards exceptionnels comme couleur et comme tissu, car ses foulards Pompadour

sont en foulard croisé très souple et très fort, se chiffonnant admirablement pour les paniers Pompadour et Dubarry.

Le foulard bluet et le foulard violette conviennent aux jeunes femmes et aux jeunes filles qui aiment à suivre la mode sans être remarquées.

Les tuniques Louis XV se portent de préférence sur des jupons en foulard croisé uni, qui ont exactement les mêmes garnitures que les jupons de faille. Les ruches à la vieille se font également en foulard de la nuance du jupon. Il n'y a que les nœuds de ruban qui sont en taffetas cuit. Le foulard et le taffetas s'entendent à ravir, parce qu'ils sont printaniers et légers tous deux.

Les costumes en foulard camaïeu se reproduisent en deux ou trois teintes du même coloris. Le jupon est plus clair, avec biais et volants dentelés. La tunique plus foncée et dentelée claire. Et les paniers derrière, qui sont doublés, se retroussent en revers.

Avec le foulard écru on porte de la gnipure écru dépassant un dentelé écru ou marron. La fantaisie domine la mode. Et le Pompadour triomphe dans toutes les toilettes les plus nouvelles. Le crêpe de Chine et le crépon de l'Inde sont plus en vogue que jamais.

On fait des costumes entiers en crépon de l'Inde de deux teintes qui s'harmonisent. Quant au crêpe de Chine, la maison Gagelin le reproduit en blouze Louis XV, sur des jupons de faille ou de taffetas de nuance tendre, ornés de ruches découpées, de coquilles de valenciennes ou de malines et de nœuds de ruban. C'est d'un fouillis indescriptible. La blouze de crêpe de Chine est bordée de la même ruche, des mêmes nœuds et d'un volant de dentelle.

Le foulard à pois blanc, noir et de couleur sur fond de toutes nuances, va avoir aussi une vogue élégante pour tuniques de toilettes de campagne, retroussées en flots et en doubles paniers, avec de gros nœuds en taffetas cuit.

On peut dès à présent demander à l'*Union des Indes*, 1, rue Auber, en face du nouvel Opéra, toute sa collection d'échantillons de foulards Pompadour, de foulards unis, de foulards à pois, de foulards rayés, de crépon de Chine et de crêpe de Chine, en toutes nuances, qu'on recevra franco et à l'adresse indiquée.

Et les chaussures?

Nous en avons de bien charmantes à vous essayer, chères lectrices. Avancez vos petits pieds, et vous allez voir comme vous allez être bien chaussées, sans excentricité et sans souffrance.

C'est un point essentiel que de ne pas être perchée sur sa bottine comme sur une échasse et de ne pas sautiller comme un ibis aux pattes roses.

Un talon bien assis donne à la démarche une modestie toute gracieuse et toute élégante. C'est ce qu'il est impossible d'obtenir avec un talon Louis XV, par trop surélevé. Un demi-talon Louis XV, bien cambré et bien modelé, est le cachet distinctif de la femme comme il faut.

Ce n'est qu'au mois de mai que la *maison Jouvenot* rendra ses décrets pour la saison des eaux et pour les chaussures de voyage. Elle s'occupe en ce moment des chaussures de trousseaux de mariée, des bottines et des souliers assortis aux toilettes, ainsi que les mules en rapport avec la robe de chambre et les pantoufles pour toilettes du matin. La bottine de satin blanc pour toilette de mariée est plus distinguée et plus élégante que le soulier de satin.

Pour toilette de soirée, on porte le soulier Louis XV, en faille et en satin blanc, ou en nuance de la robe.

Les souliers de chevreau de couleur vont avoir le succès de la saison d'été, de forme Louis XV, avec gros pouff en étoffe assortie au costume et à la robe, soit en faille turquoise, en reps, en taffetas, en crépon de l'Inde ou en crêpe de Chine.

Il en sera de même des bottines Louis XV en chevreau mou très fin noir, ou de toutes couleurs assorties aux robes. Sur le dessus de la bottine, à la cambrure du pied, on pose un petit nœud cravate en peau de même nuance. La maison Jouvenot admet la chaussure de fantaisie dans certaines limites. Elle brode la pantoufle Louis XV avec bouquet de couleurs et elle soutache les souliers en rapport avec les toilettes et les costumes, mais elle laisse à d'autres le soin d'éperonner les chaussures des jolies femmes. Ce n'est d'ailleurs ni son genre ni sa clientèle.

Toutes les chaussures de la *maison Jouvenot* ont un grand type de distinction. On peut s'en convaincre en regardant les quelques modèles qui sont exposés dans ses vitrines de la *rue Saint-Honoré*, 165. Les belles dames qui résident en province et à l'étranger n'ont qu'à lui envoyer un spécimen de leurs chaussures, et elles seront aussi bien chaussées que si elles pouvaient essayer leurs bottines et leurs souliers, parce que la coupe de M. Jouvenot est intaillible.

Comme bottes de voyage, la maison Jouvenot va éditer la botte Doria d'Istria, en l'honneur de la belle et intrépide voyageuse qui fait partie de l'Académie d'Athènes et de la Société géographique de France.

Si l'on s'affranchit du tout noir, il est impossible de quitter le deuil. Les toilettes noires vont donc suivre la mode pour la coupe et l'ornementation. Combien de femmes charmantes les ont

adoptées par coquetterie et leur restent fidèles. Il leur sera bien facile de les égayer avec du lilas tendre, de la Scabieuse et de la faille pensée. Le deuil de fantaisie est le plus ravissant de tous les deuils, parce que, loin d'assombrir de jolis yeux, il les poétise.

Qu'entendez-vous par deuil de fantaisie? nous dira-t-on. La toilette toute noire qui est luxueuse et élégante, et qui diffère de la toilette de deuil, qui est sérieuse et sévère. Ces deux costumes font des magasins de la *Scabieuse*, 10, *rue de la Paix*, deux spécialités bien distinctes. Le rez-de-chaussée est affecté aux étoffes de soie, de deuil et de fantaisie; l'entresol aux modes et aux coiffures, et le premier à la lingerie, aux robes, aux costumes et aux confections. En réunissant dans un seul centre industriel tous les différents objets qui composent un deuil simple ou riche, la *Scabieuse* a agi avec un grand tact et une grande distinction, en épargnant aux familles éplorées le supplice de promener leur douleur.

Par cela même que le deuil ne reste pas stationnaire et qu'il se fait aussi élégant que possible, nous allons passer en revue les nouveautés printanières de la *Scabieuse* et rappeler en même temps les étoffes pour deuil qui restent la base industrielle de sa maison. La plus grande partie des tissus qu'elle vient d'éditer sont sa propriété exclusive, tels que le valenciens, le Radzimir, la parisienne et le crêpe de laine. Ce dernier tissu, quoique très léger, est d'une solidité à toute épreuve. Il se trouve en trois qualités différentes.

Pour robes moins deuil, c'est l'Epingline, le tulle de Bade, le fil de chèvre, la popeline des Indes et la grenadine de laine indéchirable.

Et pour demi-deuil et deuil de fantaisie, c'est le gros canevas de soie uni ou rayé taffetas noir, ou bien encore parsemé de gros pois. La grenadine soie rayée en très belle qualité et une grande collection de gaze de Chambéry noire unie, rayée satin ou à pois satinés.

La Scabieuse est aussi une maison spéciale pour les soieries qu'elle fait fabriquer à Lyon dans des conditions exceptionnelles de solidité et de bon marché. Elle peut offrir deux qualités de drap de soie en 60 cent. de largeur, à 6 fr. 75 et 7 fr. 50 c., qu'on ne trouvera certes pas ailleurs.

Deux autres qualités de soie plus brillantes, à 63 cent. de largeur, signées et fabriquées par *J. Bonnet de Lyon*, et désignées sous le nom de *cachemire lyonnais*, sont seulement cotés 10 fr. 50 c. et 11 fr. 75 c. le mètre.

Avec ces deux splendides tissus, la Scabieuse reproduit la robe Princesse pour grand deuil avec garniture de crêpe anglais et en faille noir pour

demi-deuil. La robe tombe toute droite devant, cambrée et modelée à la taille, sans ceinture, avec corsage à revers lilas, bordés de Chantilly. La basque habit, derrière, se retourne en revers lilas, encadrés de Chantilly. Les manches sont terminées en tuyaux d'orgue avec volant de Chantilly, et une tunique Louis XV garnie de coquilles de dentelle et d'une fourragère de passementerie perlée de jais.

Cette tunique Louis XV, en cachemire lyonnais, en poul de soie et en grenadine rayée, fait la haute nouveauté de la saison et de la *Scabieuse*. Elle se porte avec toute espèce de jupon de couleur; en grenadine, elle est très légère pour la saison d'été. Elle aura un immense succès. Le dos de cette tunique simule une espèce de capuchon coquillé en dentelle, avec écharpe de faille frangée relevant par derrière la jupe de la tunique en paniers. Les devants sont garnis dans toute leur hauteur d'un double jabot de dentelle, séparés par des biais de faille noire. Les manches, larges, se terminent avec trois volants de dentelle superposés, surmontés de biais, avec deux volants remontant en jabots.

La *Scabieuse* offre encore un grand choix de dolmans soutachés en cachemire noir, de dessins riches et variés et de costumes en byzantine noire, étoffe très légère, garnis de biais rouleautés et de frange pour grand deuil.

La tunique Louis XV, en cachemire avec entredeux et volants en dentelle de laine, est plus fantaisiste et tranche élégamment sur des jupons de faille en nuance tendre.

Nous avons toute une collection de chapeaux à vous offrir. Il nous est impossible de vous les présenter tous aujourd'hui, mais il vous est bien facile d'aller les voir et les essayer; nous compléterons, d'ailleurs, notre article de la *Scabieuse* dans un prochain numéro, en même temps que nous parlerons de la lingerie de deuil et de la bijouterie de jais.

Mentionnons pour grand deuil :

Un chapeau en crêpe anglais (deuil de veuve) de forme tendue, se relevant devant, avec torsade de crêpe et nœud alsacien, composé de deux larges coques retenues par un lien. Par derrière, écharpe demi-longueur flottante, et sous le chapeau s'échappe un voile très long, qui lui donne un cachet sévère et une grande distinction.

Comme deuil moins sévère, un chapeau en crêpe français d'une très nouvelle forme diadème avec biais de crêpe.

Une élégante draperie entoure le chapeau; sur le côté, aigrette de coques de crêpe avec mélange

d'épis. Barbes attachées sous le menton par un bouquet d'épis.

Puis, un chapeau en grenadine bouillonnée; de côté un mélange de rubans faille et de grenadine, d'où s'élançait une jolie traine de marronnier à cœur de jais, retombe sur le chignon. Brides en faille.

Et un chapeau de printemps en dentelle noire, avec fond en tulle; la passe est toute bouillonnée, un diadème de feuilles à jour se mêle à la dentelle et produit un charmant effet; une plume lisse bordée de jais retombe de même sur une écharpe de tulle. Barbes en tulle.

A quinzaine d'autres détails sur la *Scabieuse*.

Les bijoux Alsace-Lorraine ont une recrudescence patriotique à l'occasion des fêtes de Pâques.

Quel plus touchant souvenir à offrir qu'une croix sur fond émail noir écussonné des écussons de la France, de la Lorraine et de l'Alsace, avec une guirlande emblématique de lierre et de ne m'oubliez-pas! Les cœurs et les médaillons sont dans ce même style commémoratif. Marc Gueyton, qui a édité ces bijoux patriotiques, les a mis à la portée de toutes les bourses et de toutes les positions sociales, car ils varient de 20 à 25 fr. Les boutons de manchettes et les broches de jabots et de cols Louis XIII ne valent pas plus. Il y a même des petites médailles pour chaînes de montre à 12 francs.

Les bijoux Chambord sont également une création artistique de Marc Gueyton qui s'adresse tout spécialement à l'aristocratie française. La croix Chambord et les pendants d'oreille fleurdelisés d'or valent 25 fr., et les médailles 12 fr.

En allant chercher les bijoux Chambord et les bijoux Alsace-Lorraine chez *Marc Gueyton*, 8, place de la Madeleine, on admire son musée d'orfèvrerie artistique et de bijoux uniques qui révèlent un nouveau Benvenuto Cellini. Demandez à voir ses manches d'ombrelles, c'est la saison.

Ce qui fait également genre et nouveauté, c'est le gant *Pompadour brodé*. Où le trouver?.. Chez une jeune femme élégante et charmante qui tient, rue Meyerbeer, n° 5, un magasin d'articles anglais et français, sous le titre attrayant : *Aux parfums de France et d'Angleterre*. Le gant Pompadour se fait sur mesure ou s'achète tout fait, cela dépend. Ce qui est encore de très bon goût et de haute coquetterie, c'est la jarrettière Déesse et la jarrettière Louis XV. Il y a de tout dans ce magasin

parfumé, de l'eau de fruit pour la toilette, de la glycérine anglaise, des porte-savons en métal anglais, des cols et des cravates pour messieurs nos lecteurs, de la brosse en ivoire sculpté et armoiré et des peignes d'écaillé très hauts et d'un nouveau style.

Il ne suffit pas, pour être belle, de songer exclusivement à la toilette et de porter les primeurs de la mode; il faut aussi se préoccuper des ravages que l'hiver a causés au coloris et à la beauté et les effacer aussi promptement que possible. Rien n'est plus facile. Si les cheveux se décolorent et s'appauvrissent, on peut les régénérer avec l'*Eau de la Floride*, qui les épaissit, les vivifie et leur rend graduellement leur nuance primitive, qu'ils aient été blonds, bruns, rouges ou châains. Ce qui prouve que l'Eau de la Floride n'est pas une teinture, c'est qu'elle agit avec la même efficacité sur tous les coloris les plus différents et qu'elle remplace avantageusement l'Eau Athénienne pour les soins de la chevelure. L'Eau de la Floride n'en est pas à ses débuts, elle compte de longues années d'expériences et de réussite. Nous pouvons en parler avec autorité, car nous avons été la première à la propager et à la faire connaître. Avant l'apparition de l'Eau de la Floride, il n'existait que des teintures plus ou moins dangereuses, qui provoquaient souvent la surdité et la folie. L'Eau de la Floride a produit tout d'un coup une réaction intelligente et hygiénique dans la régénération de la chevelure; elle n'a pas procédé au hasard et c'est pourquoi elle a eu un retentissement européen et exotique. Elle est retournée dans le pays même où elle avait été pour ainsi dire puisée, car elle a été importée en France par un savant qui en a fait la découverte, dans la Floride même, et presque toutes les quinzaines il nous arrive des lettres intimes nous demandant quelle est l'eau recolorante la plus authentique, et nous leur répondons naturellement que c'est l'*Eau de la Floride*, parce que c'est notre conviction.

L'Eau de la Floride, loin de poisser les cheveux, les purifie, les lustre et les nettoie. C'est un grand point que d'obtenir le velouté, l'éclat et le coloris tout à la fois. On peut demander des consultations à l'*Eau de la Floride*, 112, rue de Richelieu, au coin du boulevard Montmartre.

Quant à la fraîcheur et à la beauté du teint, on peut obtenir l'un et l'autre sans avoir recours aux blancs et aux roses, quelque inoffensifs qu'ils soient, en faisant usage de la *Crème Pompadour*, l'une des spécialités exclusives de la *Maison Violet*. Cette Crème Pompadour est authentique; elle vient en droite ligne de Manon Froissy, femme

de chambre de la marquise de Pompadour, et la Maison Violet l'a acquise de ses héritiers par acte notarié. C'est en faisant journellement usage de cette crème que la marquise de Pompadour conserva sa fraîcheur et sa jeunesse.

Il est encore d'autres talismans non moins précieux: la *Crème de beauté* de deux teintes, pour le jour et la lumière; et l'Eau de beauté pour les teints délicats.

L'officine de la Maison Violet, dans la rotonde du *Grand-Hôtel*, boulevard des Capucines, rue Scribe, renferme des produits extra-fins et naturels, médaillés à toutes les expositions de Paris et de Londres, tels que le savon de Thridacé aux sucs de laitue (approuvé par l'Académie de médecine comme hygiène de la peau).

La Rosée des Abeilles, récoltée dès l'aurore par la reine des abeilles dans le calice des fleurs.

L'Eau de toilette du Jockey-Club, dédiée à la fashion française et étrangère.

La parfumerie complète aux violettes d'Italie, que plusieurs grandes dames ont adoptée exclusivement pour rester violettes ou pour le devenir, et qui comprend: le Savon et la Pommade au baume de violette; l'Eau de toilette à la violette, dite violettine; la Crème froide à la violette; le Cosmétique à la violette; l'huile romaine à la violette; les gouttes de violette d'Italie, pour le mouchoir; et la Poudre de violette pulvérisée, pour les gants, les mouchoirs, les dentelles et les cachemires.

Pour cadeaux de Pâques et de fiançailles, la Maison Violet a collectionné un choix d'éventails signés Kess, un fantaisiste parmi les fantaisistes et un artiste de grand talent, qui a l'autorité de faire accepter ce qui lui plaît par l'aristocratie féminine.

L'éventail de Kess représente le goût moderne, c'est-à-dire le caprice dans l'harmonie.

Vicomtesse DE RENNEVILLE.

COURRIER DES THÉÂTRES

Je vous demande pardon, mesdames, du retard apporté à l'apparition de ce courrier. Je n'en suis nullement coupable, et toute la faute en revient à MM. les imprimeurs. Ils ne sont pas obligés de se rappeler que les actualités ne peuvent attendre; ils m'ont promis que cela ne se renouvelerait plus.

Permettez-moi maintenant une petite profession de foi.

J'aime le théâtre en ce qu'il a d'élevé, de littéraire, de spirituellement amusant; dans un autre

genre, j'admets le plaisir des yeux, les magnificences de la scène ; mais je ne puis accepter le goût nouvellement introduit, et qui n'a que trop dominé chez nous.

Je veux dire les inepties, les dégradantes parades applaudies depuis quelques années et dont le public ne paraît malheureusement pas encore rassasié.

Je n'ai jamais ni vu ni entendu *Thérèse*.

La curiosité m'a entraînée une fois à *Orphée aux enfers* ; un hasard m'a conduite à *Œil crevé* : je ne suis pas restée jusqu'à la fin. Je n'aurais pu croire, je l'avoue, que la stupidité humaine allât jusque-là, qu'il se trouvât un cerveau pour concevoir une pareille œuvre, des acteurs pour la jouer, et surtout un public pour l'applaudir, je dis plus, pour la supporter.

Ces deux échantillons m'ont suffi ; j'ai juré de n'y retourner de ma vie. Je ne connais donc ni la *Grande-Duchesse*, ni le *Petit Faust*, ni cette kyrielle de succès dont je suis honteuse pour mon pays et pour mon sexe qui les acclame ; ne me demandez pas de vous en rendre compte, j'en suis incapable.

Le mérite de Mlle Schneider et consorts m'échappe complètement ; je hais l'ignoble. Je regarde d'ailleurs ces spectacles comme un des instruments de corruption les plus dangereux. Une grande partie de nos malheurs, notre déchéance, sont nés de nos ignominies. On s'étudie ainsi à démolir pièce à pièce l'édifice social, à déraciner les sentiments et les devoirs. Les dieux, les rois, le respect des parents, l'amour, le courage, l'honneur, l'honnêteté, le dévouement, le patriotisme, tout a été livré au ridicule ; on a fait rire de ce qui faisait pleurer, on a travesti les idées chevaleresques, jadis notre gloire, en caricatures ; il n'est rien resté de sacré pour ces barbares.

Le général Boum a produit les couards à qui nous devons nos défaites, et la belle morale mise en action par ces fantoches privilégiés de la mode nous a amenés où nous sommes. Nous avions espéré un instant que la leçon profiterait, il n'en est rien, nous retournons aux autels de Baal et nous achevons de nous pervertir, — s'il reste encore quelque chose à faire pour cela.

Ces divertissements sont la commune de l'intelligence ; on ne saurait mieux les définir. Morale à part, il est profondément affligeant de voir à quel point d'abrutissement est tombé l'esprit français. Lorsqu'on met en comparaison ces sots calembours, ces jeux de mots, ces à-peu-près stupides qui font la joie de la jeunesse actuelle, avec la belle littérature, avec les conversations du dix-septième, du dix-huitième siècle et de la pre-

mière moitié de celui-ci, on ne peut s'empêcher de rougir. Et c'est le progrès !

Il est donc bien entendu que nous ne nous occuperons point de ces ordures-là.

Nous n'avons eu cette quinzaine que trois nouveautés et une reprise.

La Comédie-Française nous a rendu *Turcaret*, avec un soin et une distinction qui n'appartiennent qu'à elle. *Turcaret* n'est pas une bonne pièce, ce n'est pas une pièce même, c'est une galerie de portraits. Bien évidemment Lesage nous a légué la satire de quelques personnages interlopes de son temps. Il les a peints d'après nature, il les a appliqués sur une fable dramatique sans intérêt ; pourtant, comme ces cinq actes étaient écrits dans une belle langue, comme les portraits étaient ressemblants, la pièce est restée de tradition au répertoire ; le nom de *Turcaret* demeure attaché aux financiers enrichis, et tous les vingt ans, la Comédie-Française redonne quelques représentations de cette comédie.

La différence des interprètes, la rage de comparaison qui nous possède galvanise ces vieux souvenirs, et puis tout cela rentre dans les tiroirs et il n'en est plus question qu'au cours de littérature.

Cette fois, la distribution est bonne, nous avons des premiers sujets. Le rôle de *Turcaret* est difficile pour ne pas tomber dans la charge ; M. Barré s'en est bien acquitté. Got, dans *Crispin*, manque de gaieté et d'entrain ; ce n'est pas sa faute, c'est celle de l'auteur. Cet éminent comédien, dont la verve et l'humour sont si communicatifs ordinairement, nous a laissés froids. Lesage a composé toute cette compagnie de coquins, et, qui pis est, de coquins ennuyeux, malgré quelques mots spirituels.

Bressant est le plus charmant marquis que l'on puisse voir ; personne n'a son grand air et son élégance. Il marque avec beaucoup de tact la nuance de son personnage, qui, par extraordinaire, n'est pas tout à fait ivre ce jour-là, ses jambes seules sont légèrement avinées. Il est homme de bonne compagnie jusque dans sa débauche. Admirablement costumé, il a juste l'aspect du grand seigneur déchu, qui se soavient encore de ce qu'il est lorsqu'il lui revient un éclair de raison. Lui seul, dans cette galerie de fripons, ne songe à voler personne ; il est volé naturellement, et ne s'en plaint qu'en plaisanteries ; il sait à quoi il s'expose et s'y résigne, comme la conséquence et la punition de la dégradation qu'il subit.

Tout cela est aussi finement que savamment rendu ; jusqu'au moindre détail, il a tout observé.

Mlle Nathalie est Mme *Turcaret* ; Mlle Jouassin,

Mme Jacob ; Mme Prévôt-Ponsin, Mariane ; Mlle Dinah Félix, Lisette ; Mlle Royer, la baronne.

Mlle Nathalie porte une toilette ébouriffante ; elle a de la rondeur et du comique.

Mlle Jouassin montre toujours sa parfaite mesure.

Mlle Royer tire tout le parti possible de sa tâche assez insignifiante, quoique longue.

Mmes Prévôt-Ponsin et Dinah Félix représentent deux caméristes fort égrillardes. La première a du trait et du mordant, la seconde a de la finesse et du brio. Leurs costumes sont jolis.

L'Autre Motif est une vraie comédie de paravent que tous les salons voudront répéter. C'est une conversation spirituelle et de bon goût, dont M. Paillon est l'auteur. Mme Plessy serait admirable si le naturel ne lui faisait défaut, comme à l'ordinaire. Pourquoi avec tant de talent ne vouloir pas être elle-même ? Comme elle y gagnerait et nous aussi !

Mme Prévôt-Poussin et M. Fèvre ne font que lui donner la réplique, mais l'ensemble est excellent.

L'Ambigu a remonté la *Vagabonde*, jouée pendant le siège sous un autre titre. Cette reprise nous a rendu pour peu d'instants une comédienne excellente, Mme Picard, que le public se plaint de ne pas voir assez souvent. Elle a joué à l'Opéra et dans différents théâtres, avec une supériorité incontestable, des rôles très différents. D'abord elle a passé en revue les principales sobrettes du répertoire, puis elle a choisi les *caractères*, bien que son âge fût loin de l'y condamner. Personne ne tient mieux qu'elle cet emploi ingrat et difficile. Elle a fait des types de toutes ses créations, ce sont des études sérieuses et son nom y restera attaché. Son tact, son esprit, sa science de bien dire, sont au-dessus de tous éloges. D'un rien elle fait quelque chose, pas une seule intention ne lui échappe, elle en découvre quelquefois auxquelles l'auteur n'a pas pensé. J'espère que nous la retrouverons bientôt ailleurs.

Maintenant le *Drame de Gondo*, par M. Demangeot, tient l'affiche. Je n'en puis parler, je ne l'ai pas vu.

Depuis que ces lignes sont écrites, on a repris la *Vagabonde* et nous revoyons Mme Picard.

M. Cadol a fait les *Inutiles*, un vrai chef-d'œuvre. Il donne à présent le *Spectre de Patrick* au Château-d'Eau. Taillade y est fort remarquable. Ceux qui aiment le merveilleux seront très intéressés par cette pièce morale. Elle nous montre un vieil avare, sans cœur, que le spectre de son associé oblige à recommencer sa vie en songe ; il voit le mal qu'il a fait et le bien qu'il aurait pu faire, sa

conscience, muette jusque-là, stimulée par l'honnête fantôme, reprend ses droits et le conduit au repentir. A son réveil, il répare ses torts, et tout est pour le mieux, grâce au bon revenant.

Je ne rougis pas de l'avouer, j'ai un grand entraînement vers le surnaturel. Je croirais presque aux sorciers, à la chiromancie, à Desbarolles, à Mme Moreau et à Edmond. On m'a raconté des choses à faire dresser les cheveux. Peut-être bien en ai-je vu moi-même. Le spectre de Banco, comme celui de Patrick, me causent des frissons qui ne sont pas désagréables. J'entre avec émotion au n° 5 de la rue de Tournon, en passant par Mlle Lenormand, qui y a demeuré. Son ombre y plane encore dans le cabinet de Mme Moreau, qui y demeure aujourd'hui. Mlle Lenormand a fait des prédictions miraculeuses au premier Empereur, Mme Moreau en fait chaque jour à nos hommes politiques du moment. Il n'est pas une imagination vive qui ne désire percer l'avenir. Ceux à qui cette faculté est accordée ont toujours foule autour d'eux. Et cependant si nous connaissions d'avance tous les maux, toutes les douleurs qui doivent nous assiéger, nous détournerions la tête, nous ne trouverions pas le courage d'aller jusqu'à la fin et nous dirions : — Jamais je ne supporterai cela !

Pourtant nous le supportons !

Voyez où nous mène une chronique pochétée. On ne joue presque plus *Turcaret*. La pièce de M. Gondinet, *Paris chez lui*, dont je n'ai pas eu le temps de vous parler, a déjà très avancé sa carrière. Les Italiens se sont rouverts, grande solennité impatientement attendue, et je n'ai rien dit de tout cela.

Réparons le temps perdu et procédons par ordre, si vous le voulez bien.

L'Opéra a sa subvention, il en est fier et il a engagé immédiatement Faure ; c'est bien mériter de la patrie que de nous conserver un tel artiste, malgré les offres magnifiques des étrangers. Il nous a quittés pour la saison de Londres, ensuite il reviendra et nous ne le perdrons plus. Il a fait ses adieux dans *Hamlet*, où Mlle Sessi est admirable.

Les Italiens cherchent à se réinstaller complètement. Les directeurs déploient un zèle sans bornes et ils réussiront certainement. En outre de l'Alboni, de la Penco, de Delle Sedie, de Verger, pour lesquels tous les degrés de la louange ont été usés, ils font venir de tous les pays des célébrités et des virtuoses, ils recueillent de jeunes talents, à qui l'avenir appartient. J'ai entendu, entre autres, Mlle Robini et Mlle Braccialini. La première possède un soprano remarquable ; cette jolie et

sympathique personne chante avec une expression et vocalise avec un éclat qui se trouvent rarement réunis. Son goût est sûr, elle a du charme et nous verrons bientôt son nom briller parmi les étoiles.

Mlle Braccialini est douée d'un charmant visage et d'un merveilleux contralto. Cette voix étonne et saisit, elle est touchante, elle est puissante et grave. Mlle Braccialini s'en sert avec un grand talent et nous promet de belles soirées pour cette fin de saison.

Les concerts des Italiens sont plus recherchés, si c'est possible, que les représentations. On y entend l'Alboni, la Penco, Gardoni, Delle Sedie, et d'autres encore. Il y a chambrée complète.

Mme Volpini a chanté *Lucrezia Borgia* avec succès.

Nous avons perdu Tagliafico, il est parti pour Londres.

Les *Noces de Figaro* attirent la foule à l'Opéra-Comique. Mme Carvalho est toujours la première chanteuse de l'époque.

Paris chez lui est surtout un triomphe de couturières. Mlle Pierson et Mlle Massin ont des robes d'un luxe et d'un prix inimaginables. Il est vrai qu'un acte de la pièce se joue chez Worth : *Noblesse oblige* !

Le Châtelet a donné un drame politique intitulé : *Manin*. C'est l'histoire des dernières années de Venise esclave et de la lutte contre les Autrichiens. Cette pièce a éveillé de tristes souvenirs. Le siège de Venise a rappelé celui de Paris, et puis pourquoi injurier les seuls Allemands qui nous soient sympathiques ? Tout cela était-il bien nécessaire et surtout bien adroit ? Est-il convenable de mettre à la scène des personnages encore vivants hier et de prêter des sentiments à une jeune fille pure et malheureuse ? Avait-on le droit de scruter le cœur de Mlle Manin ? Je ne le crois pas. Le drame est du reste bien monté et bien joué, mais il eût mieux valu monter et jouer autre chose.

A quinzaine donc et non pas à bâtons rompus comme aujourd'hui, je vous en réponds.

Comtesse DASH.

LA SERVANTE

PAR MADAME CAROLINE GRAVIÈRE.

(Suite)

Avoir possédé le bonheur dans sa plénitude, amour, jeunesse, fortune, n'être préparé à aucun revers, être né pour la félicité, être aussi loin de la misère et de la résignation que le ciel est loin de l'enfer, et tout à coup, sans préparation, parce

qu'il plait au sort d'avoir un caprice, parce qu'il plait à un fléau de tomber des nues, voir tout cela changer en un malheur irrévocable !

Essaie de comprendre ce ravage, ce désordre, ce contraste. Essaie de résister au remède, à l'unique, au bienfaisant remède, contenu là, dans les fioles que j'ai placées dans ma bibliothèque, parce que cette philosophie liquide vaut un million de fois mieux que tout ce fatras de la philosophie imprimée.

Honneur à ces métaux en fusion : Vin-rubis, punch-topaze et saphir, absinthe-émeraude, champagne or et diamant ! Pitié pour ceux qui boivent ! Et ôtez votre chapeau devant la tombe d'Alfred de Musset !

Disait-il ces choses à Lise ? Non, sa pensée s'exhalait, ardente et impétueuse, devant la première personne qui l'avait heurté, comme le vase dont le contenu se répand au premier choc.

Lise, qui n'aurait pas plus osé regarder le brillant comte de Marcellis que l'œil humain n'ose fixer le soleil, arrêta un regard profond et triste sur le visage du malheureux dont une occasion unique lui livrait l'âme à livre ouvert.

— Et après ? dit-elle, au réveil ? le regret et la honte. On doit alors se sentir doublement misérable. J'ai vu des pauvres gens qui buvaient pour oublier leur misère. Leur sort était affreux ; l'ouvrage manquait, la mère était morte, les enfants demandaient du pain. Pour trois sous, ils se procuraient cette joie dont vous parlez...

Pourtant personne ne les plaignait, on le montrait au doigt, on les appelait ivrognes, et quand ils reprenaient leurs esprits, ils étaient comme écrasés !

— Oui, oui, répondit le comte redevenu sombre, les intervalles sont mauvais. J'ai mal à la tête, ma gorge brûle ; il faudrait boire toujours, toujours !

— Oh ! non, Monsieur, non ! cherchez un autre remède, quelque chose qui soit digne de vous !

— Tu as raison, ma fille, dit Pierre en se levant brusquement. Ce qui est le fait d'un voyou ne saurait convenir à un gentilhomme ; il y a autre chose à faire et tu me décides.

Il alla à son bureau, l'ouvrit et en tira une boîte à pistolets.

Lise se jeta devant lui et s'empara de ses mains.

— Oh ! pas cela, s'écria-t-elle, pas cela ! Il vous faut un remède qui fasse vivre !

— Vivre, répondit Pierre en retombant sur un fauteuil ; vous en parlez facilement, ma pauvre enfant. Qu'est ce que vous comprenez à la douleur ?

— Ah ! Monsieur... Je parle de la souffrance comme d'une chose que je connais... Je sais bien que les peines d'une pauvre servante ne valent pas l'attention des gens de votre sorte. Pourvu que nous ayons des bas et des souliers et de quoi manger, on trouve que nous n'avons plus le droit de nous plaindre !... Pourtant... vous dites ne plus savoir rester sur la terre pour avoir eu trop de bonheur... Moi, j'en ai eu trop peu...

Ici sa voix s'altéra, elle détourna la tête en se sentant pâlir.

— Pour ne vous dire qu'une chose, mon père et ma mère sont morts du choléra, je suis seule au monde, obligée de chercher des ressources dans mon travail et des consolations près de Dieu. La vie n'a pas eu pour moi un jour de plaisir, elle ne garde pas un jour d'espérance.

— A quoi bon alors rester ici-bas ?

— Pour élever votre fils, que tout le monde, que vous-même aviez oublié dans son berceau, dit Lise avec une force et une exaltation dont elle ne se soupçonnait pas capable, et qui causèrent au comte la première émotion qu'il eût ressentie en dehors de son désespoir depuis la mort de la comtesse.

— Je le sais, et c'est beau ce que vous avez fait pour nous, mon enfant, dit-il, redevenu homme et capable d'attendrissement. Vous êtes une bonne fille, et les soins que vous m'avez donnés, cette nuit, m'ont véritablement touché. Je voudrais faire quelque chose pour reconnaître tant de dévouement.

— Eh bien, Monsieur, oubliez un instant que je ne suis que votre servante, et écoutez ma voix comme si elle était celle de votre conscience et de votre cœur... Faites ce que je fais moi-même, essayez de vivre pour quelqu'un, pour quelque chose, pour une idée, pour votre fils, pour le devoir. Tâchez de supporter votre mal un an ou deux; le temps marchera; après la patience, viendra la force. Au lieu de boire, partez faire un voyage. Fatiguez-vous. Le sommeil, l'appétit, reviennent sans qu'on y pense. Nous serons bien tristes certainement d'être... un an sans vous voir... mais de loin vous penserez au petit., et quand vous reviendrez, quand il sera plus grand, qu'il marchera, que je lui aurai appris à dire votre nom, vous serez heureux de vous être conservé pour lui ! Alors, regardant autour de vous, vous chercherez des yeux les biens qui vous restent, et je remettrai Armand dans vos bras. Réfléchissez, Monsieur, à ce que j'ai pris la liberté de vous dire. Mettez-vous au lit, tâchez de prendre un peu de repos et acceptez votre malheur comme un homme doit le faire.

Tout en parlant, elle arrageait le lit de son maître, et sur une lampe à esprit-de-vin préparait le thé. Elle baissait la tête et la détournait de temps en temps pour cacher le secret de son émotion.

Au moment de sortir, elle rassembla tout ce qu'elle avait de volonté et d'énergie et poussa à ses dernières limites cette tentative de salut :

— Monsieur... je vous en prie ! Ayez pitié de votre enfant, de votre nom... de vous-même ! Essayez aujourd'hui de dormir pour vous refaire un peu. Il faut du jour faire la nuit, puisque l'obscurité du chagrin remplace la lumière de la joie dans vos pensées.

Elle se préparait à sortir, Pierre la rappela.

CAROLINE GRAVIÈRE.

(La suite au prochain numéro).

L'abondance des matières nous oblige de remettre la suite des *Souvenirs de Voyage* de Mme de Renneville au prochain numéro.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE

PLANCHE 1161

Première toilette. — En mohair noir. La première jupe est entourée d'un large biais de faye marron, avec deux rangs de soutache n'arron surmontés d'une broderie marron. La seconde jupe, en faille lavande, est encadrée d'une bande de faye marron coupée à larges dents, dentelées elles-mêmes. Une soutache marron entoure le pied de ces petites dents. Basquine-pouf en faille lavande, entourée d'une bande de faye marron, dentelée de chaque côté avec une soutache marron aux deux bords. Corsage à col et à revers marron et dentelés. Manches item. Lingerie en mousseline brodée. Chapeau rond en faye et velours marron. Touffe de violettes de Parme, coques et bouts tombants.

Il faut 4 m. de faille pour la première jupe, 3 m. pour la seconde et 2 m. 50 pour le reste; 3 m. de faye marron suffiront pour les garnitures. Bottines Louis XV en chevreau marron.

Seconde toilette. — Première jupe en taffetas bleu, entourée d'un haut plissé de 30 c., surmonté d'une bande de 15 c. festonnée en noir des deux côtés et traversée par deux velours noir, un peu séparés l'un de l'autre. Tunique princesse en faye noire, avec un pli au milieu, derrière, soutenant et relevant l'ampleur de la jupe. Ce vêtement, brodé de soutache noire, est entouré d'une frange à passementerie; cette frange forme la berthe sur le corsage et orne le bord des parements des manches demi-large. Toque en tulle et faye noire, ornée de bluets et de marguerites voilées par une écharpe de tulle noir retombante. Nœuds et bouts flottants en ruban bleu.

Il faudra 8 m. de taffetas bleu pour la première jupe et 5 m. de faye noire pour le reste. Bottines de chevreau noir mat à talons Louis XV.

Pour les articles non signés :

VICOMTESSE DE RENNEVILLE

Paris. — Imprimerie KUGELMANN 13, rue du Helder.